

En ce matin d'hiver, le médecin le plus célèbre de la ville descend, son chien sur les talons, l'escalier reliant les chambres à son cabinet médical. Sur les marches couleur de miel le pas du maître est sûr et les pattes canines trottaient avec aisance. Aucun escalier étroit et raide dans

**ALISSA WALSER**

# **Au commencement la nuit était musique**

roman traduit de l'allemand par Juliette Aubert

cette maison. Contrairement à celle de ses parents autrefois. Où, pour accéder à l'étage inférieur, il devait passer par une ouverture dans le plancher, telle une échelle – quand il ne dégringolait pas en se faisant des bleus partout.

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les personnages de ce roman ont vraiment existé. A Vienne, en 1777, on fête le génie de Mozart, mais bientôt un autre sujet s'empare des conversations.

Le célèbre Dr Mesmer, un magnétiseur aux pouvoirs énigmatiques, tente de soigner la cécité de Maria Theresia Paradis, jeune prodige du piano et fille d'un important fonctionnaire à la cour. Si Mesmer réussit, ses méthodes insolites seront enfin reconnues par les plus hautes sphères de la société viennoise.

Lorsque la jeune fille recouvre en partie la vue, tout en inquiétant ses parents par ses désirs de liberté, soupçons et jalousies vont bon train.

Roman riche et poignant, *Au commencement la nuit était musique* parle de maladie, de recherche personnelle, de musique, et de ce mystérieux fluide circulant entre les êtres qui favorise l'harmonie, la création, la vie – et finalement la santé.

Un sujet fort et une langue attentive, parfois très poétique, font de ce roman une oeuvre aussi sensuelle que musicale.

“LETTRES ALLEMANDES”

série dirigée par Martina Wachendorff

ALISSA WALSER

*Née dans le Sud de l'Allemagne, la peintre, écrivain et traductrice Alissa Walser vit à Francfort-sur-le Main. Auteur de deux recueils de nouvelles dont un est traduit en français (Et ce n'est pas toute mon histoire, Robert Laffont, 2001), elle a également publié des pièces de théâtre et des livres pour enfants qu'elle a illustrés elle-même. Elle a, par ailleurs, traduit en allemand le journal de Sylvia Plath ainsi que plusieurs pièces de théâtre du répertoire anglophone.*

DU MÊME AUTEUR

*ET CE N'EST PAS TOUTE MON HISTOIRE*, Robert Laffont, 2001.

Titre original :

*Am Anfang war die Nacht Musik*

© Piper Verlag GmbH, Munich, 2010

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00143-8



ALISSA WALSER

Au commencement  
la nuit était musique

roman traduit de l'allemand  
par Juliette Aubert

*ACTES SUD*



*Chaque son que nous produisons  
est un fragment d'autobiographie.*

ANNE CARSON





*20 janvier 1777*

En ce matin d'hiver, le médecin le plus célèbre de la ville descend, son chien sur les talons, l'escalier reliant les chambres à son cabinet médical. Sur les marches couleur de miel le pas du maître est sûr et les pattes canines trottaient avec aisance. Aucun escalier étroit et raide dans cette maison. Contrairement à celle de ses parents autrefois. Où, pour accéder à l'étage inférieur, il devait passer par une ouverture dans le plancher, telle une échelle – quand il ne dégringolait pas en se faisant des bleus partout.

Bien sûr, il aurait préféré rester au lit. Dehors la nuit est noire et le froid glacial. Mais il est tenu de rendre visite à une malade, une visite importante, voire la plus importante de toute sa carrière : il doit examiner la fille aveugle de M. Paradis, secrétaire impérial et royal. L'épouse du secrétaire à la cour souhaite une visite à domicile. La promesse d'une ascension sociale l'a fait se lever dès l'aurore. Et il descend à présent cet escalier qui ne convient pas à quelqu'un de matinal. La largeur généreuse, la spirale à peine esquissée – une coquille d'escargot en cours d'élaboration – évoquent une harmonie qu'apprécie tout au plus celui qui a son compte de sommeil. Ce n'est pas son cas. Et le fait

que Kaline, la servante, ait allumé les lampes et le poêle n'est qu'une piètre consolation tant qu'elle-même ne se montre pas. Si au moins il pouvait faire de la musique. Il habite depuis son mariage dans cette demeure prestigieuse entre toutes, qui comporte tellement de pièces que même son instrument a la sienne, et pourtant il ne peut en jouer à l'heure qu'il est. Or une journée réussie commence toujours en musique. Suffisent pour cela cinq minutes passées sur son harmonica de verre. Mozart, Haydn ou Gluck, ou bien laisser courir ses doigts jusqu'à ce qu'ils trouvent d'eux-mêmes une mélodie et glissent sur le verre avec la légèreté d'un chat jouant dans la neige. Tout aussi légère sera alors la journée.

Mais Anna, sa femme, dort, ses patients dorment, tous dorment encore, toute la maisonnée. Il est probable que même Kaline s'est rendormie. Cela lui ressemble. A peine s'est-elle assise sur le banc de la cuisine près du fourneau ou sur le tabouret dans la buanderie qu'elle sombre dans un profond sommeil. Il y a deux jours à peine, il l'a même surprise ainsi au salon. Renversée sur un des coussins, elle ressemblait à un petit animal frêle aux yeux clos. Ou à une plante gracile. Une fleur surprise par le sommeil. Il aurait volontiers contemplé à loisir ses paupières légèrement bombées. Les yeux fermés donnent une telle impression d'innocence, de fragilité. Mais il devait la réveiller. Sa femme haussait vite le ton dans ces cas-là, beaucoup trop s'agissant d'une jeune fille innocemment endormie. Il avait prononcé son nom, mais Kaline ne s'était pas réveillée. Il ne voulait pas la toucher, c'est pourquoi il était resté debout et s'était mis à lui souffler sur le visage jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Plus étonnée qu'effrayée, bredouillant des excuses. Anna se tenait inaperçue sur le seuil

et c'est ainsi que le ton finit quand même par monter très vite très haut, si haut qu'il n'était plus question de songer à dormir. Les invectives chassèrent toute trace de sommeil dans les coins les plus reculés de la maison. Au fin fond des caves sombres et voûtées. Et jusqu'en haut, au-delà des chambres des domestiques, dans cette pièce minuscule située sous les combles. Une mansarde prise dans un cocon de fils d'araignée et dont les fenêtres ont été clouées à cause des pigeons. Là-haut le sommeil reste le sommeil, l'état le plus naturel de l'homme. Celui qui lui correspond le mieux. Après tout, l'existence humaine débute par le sommeil. Et à quoi la nature a-t-elle destiné l'homme, si ce n'est à prolonger son existence à elle. Et quel état serait plus approprié à cette fin que celui du sommeil ? La théorie personnelle de Mesmer : on veille pour boire et manger afin de pouvoir dormir sans mourir de faim. L'homme veille pour dormir.

Mais pas lui. Lui dort pour travailler. Il doit se lever avec les oiseaux, non, bien plus tôt qu'eux. Sa journée commence avant même que le premier oiseau ne rêve de son premier soleil. Et qui parle de soleil et d'oiseau ? Vienne en janvier ! Ni soleil ni oiseau. Des corneilles oui, des corvidés. De grandes corneilles de Russie noires et grises que l'on distingue à peine de la pierre grise des habitations dans la purée de pois viennoise. Ces oiseaux qui passent leur temps à se disputer la nourriture.

Pour ce qui est du sommeil, sa femme est, contre toute attente, du même avis que lui. Anna va jusqu'à prétendre que se lever avant dix heures détériore la santé. Et un homme à la santé détériorée n'est pas au goût de Dieu. Elle le dit sur un ton tel que même Störck, le médecin personnel de l'impératrice, n'oserait pas croiser son regard. M. le professeur

Anton von Störck. Qui ne cesse de mettre ses étudiants en garde contre le sommeil et l'oisiveté. Mesmer ne s'était-il pas senti jadis tout particulièrement concerné par le sujet ? Lui, l'étudiant qui avait dépassé les trente ans. Qui n'avait soutenu sa thèse de doctorat qu'à trente-trois ans. L'éternel étudiant, une espèce dont s'étaient souvent moqués ses parents. Dans laquelle ils l'avaient rangé, lui aussi. C'était fort déplaisant. Ses études avaient effectivement duré une éternité. D'abord la théologie et les mathématiques, puis le droit et la philosophie, et enfin la médecine. Le parcours classique. Exemple. Personne ne pouvait lui reprocher d'être paresseux. Même s'il a toujours eu un excellent sommeil. Mais le professeur Störck ne fait pas de différence entre sommeil et fainéantise. De même qu'il ne fait pas de différence entre la nouvelle méthode de Mesmer et ce qui traverse l'esprit de quelques occultistes, astrologues et autres charlatans. Störck avait accepté sa thèse de justesse. Bien qu'il ait ravalé sa salive en lisant l'intitulé. *De planetarum influxu in corpus humanum. De l'influence des planètes sur le corps humain.* Jusqu'à ce que Mesmer lui explique qu'il ne se consacrait pas aux horoscopes mais à une étude scientifique visant à analyser les effets des astres sur la terre. Il avait fini par convaincre à peu près le baron. Celui-ci avait du moins daigné apposer sa signature au bas de sa thèse. Depuis, Mesmer pouvait se dire docteur en médecine.

Mais quelle idée de penser à M. von Störck dès le matin ! Rien ne saurait autant gâcher un début de journée que de songer à son ancien professeur. Auquel il témoignait jadis une telle confiance qu'il l'avait même choisi, selon le vœu d'Anna, comme témoin de mariage. A présent il n'arrivera plus jamais à s'en débarrasser. Cette pensée aussi reste

rarement dans son coin : comme dans la vraie vie, toutes les contrariétés s'accumulent et finissent par culminer. Ce qui, de si bonne heure, contrarie avant tout sa digestion. Cela le fait penser au professeur Ingenhousz, le célèbre médecin londonien à l'origine de la vaccination antivariolique, membre de l'Académie royale. A sa déclaration publique après la découverte de Mesmer : seul le génie anglais étant en mesure de faire pareille découverte, il ne pouvait s'agir que d'une chose insignifiante. Et voilà que Mr Ingenious vaccine les Viennois contre la variole ! En se fichant pas mal des conséquences. Sans parler du Dr Barth, le célèbre oculiste, et de la kyrielle des autres. Toute cette clique malsaine de médecins qui ne l'accepte pas, et sa nouvelle méthode de guérison encore moins. Ces gens qui veulent le détruire. Songer à eux de si bon matin, songe-t-il, c'est s'empoisonner soi-même. Les pensées, pense-t-il, sont comme des médicaments. Mal dosées, elles nous anéantissent.

Il trotte jusqu'à la vaste salle de soins. Le chien, ravi du changement de rythme, lui saute dans les jambes. Mesmer le repousse d'une main pendant que l'autre cherche à tâtons la clé du laboratoire dans la poche de sa robe de chambre. Et trouve une petite bourse de cuir – vide. La servante saurait où se trouve la clé, mais où se trouve la servante ? S'il l'appelle, il réveille toute la maisonnée. En jurant à voix basse, il atteint le couloir du fond : la porte du laboratoire. Elle est ouverte !

La clé donnant accès à la pièce la plus secrète et la plus importante de la maison se trouve dans la serrure ! A l'intérieur. Dieu sait qui a fait cette ânerie. Kaline a de la chance que le sommeil l'ait engloutie. Le chien, toujours en tête, est déjà près du télescope. Comme il est content. La vigueur avec laquelle il remue la queue. Et ce sourire. Son

chien souriant. C'est ridicule, pense-t-il, et il aperçoit des poils canins qui flottent dans l'air, en direction du microscope ! Il a beau aimer le museau sympathique de son chien, il le chasse de la pièce. Après quoi il parcourt du regard les instruments familiers, le télescope, la machine électrostatique, jusqu'au mur où sont accrochés ses aimants, à l'instar des trophées de chasse dans la petite maison forestière de son père autrefois. Oblongs, ovales, ronds, en forme de rein ou de cœur. L'un à côté de l'autre, ils remplissent l'espace, sans discontinuité. Conclusion : ils sont tous là, aucun n'a disparu.

Il prend une grande inspiration. Sort du placard une blouse propre, pour l'occasion celle en soie gris-bleu. A galons d'or. Des bas blancs assortis. Il troque sa robe de chambre contre des vêtements propres et tamponne son front d'eau florale. Décroche deux aimants ovales et un autre en forme de cœur, les porte jusqu'à la table en bois devant la fenêtre, les frotte avec un foulard de soie.

Une tempête de neige a fait rage toute la nuit. A la lueur de la lampe dans la cour, il voit que la neige tombe encore. De minuscules flocons solitaires dans le cercle lumineux qui voudraient ne jamais toucher terre, danser éternellement dans les airs. Ainsi demoiselle Ossine, prise dans le tourbillon de ses angoisses comme un flocon dans le vent.

Elle a encore dû passer une nuit infernale. *Cette nuit je me sentais seule. Et la solitude a laissé entrer le diable.* Ce sont ses mots. Demoiselle Ossine révèle ainsi qu'elle ne s'exprime pas mieux qu'elle ne pense et ne pense pas mieux que sa propre grand-mère.

Mais lui, pourquoi a-t-il ses formulations floconneuses en tête. Ce devrait être l'inverse. Elle devrait

avoir les siennes en elle. Les choses ne sont absolument pas ce qu'elles devraient être en ce début de journée. Des mots venant d'ici et là lui traversent librement l'esprit. Il s'en méfie. Des mots comme déracinés. Des paroles en l'air depuis une éternité. Imprécises. Inexactes. Des mots qu'il doit traduire pour s'y reconnaître.

Quand demoiselle Ossine évoque le diable, il faut en déduire qu'elle n'a pas trouvé le sommeil. S'est tournée et retournée dans son lit. A eu des maux de tête. Et une fièvre hystérique. Elle a vomi sans arrêt jusqu'à l'aube.

Cela veut dire qu'elle le fera appeler toutes les cinq minutes. Bref, la nuit diabolique de demoiselle Ossine signifie que Mesmer doit s'attendre à une journée infernale. D'autant que le monde ne se résume pas à demoiselle Ossine. La nouvelle patiente s'appelle Maria Theresia. Son père, le secrétaire à la cour, est grand amateur de musique. Elle-même une pianiste virtuose. La famille connue de toute la ville. Même de l'impératrice. Qui l'adule. Maria Theresia. Il va la guérir. C'est ainsi que tout s'enchaîne.

Il glisse les aimants dans leurs pochettes doublées de soie bleu clair, resserre les cordons en haut. Deux d'entre eux trouvent leur place dans sa trousse de médecin, le troisième dans la poche intérieure de sa blouse. Il lisse le tissu à hauteur de la poitrine. Personne ne doit remarquer quoi que ce soit. Nul ne doit demander pourquoi lui, le médecin qui traite ses malades à l'aide d'aimants, porte un aimant sur lui. Serait-il lui-même malade ? Un malade qui prétend en guérir d'autres ? C'est louche ! Il ne veut pas avoir de comptes à rendre. Les gens sont incultes, ils ne peuvent pas le comprendre. Contrairement à ses collègues. Eux pourraient. Mais ils ne veulent pas. M. en Stuc s'y refuse et le Dr Ingénieur tout autant. Ce dernier était même

resté de marbre lorsque Mesmer avait guéri demoiselle Ossine sous ses yeux.

Un cochon s'était échappé d'une porcherie et, s'étant lancé dans un galop frénétique à travers les étroites ruelles de Vienne, avait failli entrer en collision avec demoiselle Ossine. Elle était évanouie lorsqu'on l'avait amenée chez Mesmer. Une bonne occasion de démontrer ce qu'il savait faire. Il avait fait venir Ingenhouz pour qu'il puisse se convaincre de la réalité du principe magnétique. Mesmer ne pensait pas qu'il viendrait bel et bien, ni qu'il irait jusqu'à suivre ses instructions sans protester. Et pourtant, Ingenhouz choisit au hasard une tasse de porcelaine blanche parmi les six qui se trouvaient sur la table et la tendit à Mesmer pour que celui-ci lui transmette la force magnétique. Puis Ingenhouz porta l'ensemble des tasses auprès de la malade inconsciente dans la pièce voisine. Au contact de la tasse magnétisée, sa main tressaillit de douleur. Ingenhouz renouvela l'expérience avec les six tasses. Mais la demoiselle ne réagit qu'à la tasse magnétisée, elle finit par se réveiller et dit qu'elle se sentait faible, mais bien. L'ingénieur professeur n'en croyait pas ses yeux. Il secoua la tête, dit que c'était incroyable et le répéta encore et encore, comme s'il doutait de ses propres paroles. Jusqu'à ce qu'il s'avoue convaincu. D'où l'étonnement de Mesmer quelques jours plus tard lorsque Ingenhouz déclara publiquement avoir été témoin d'une démonstration frauduleuse. D'un coup monté entre Mesmer et une de ses patientes.

Quand demoiselle Ossine, qui arpentait depuis belle lurette les étroites ruelles de Vienne sans se douter de rien, entendit dire qu'on l'accusait de coup monté et d'entente frauduleuse, elle fut à nouveau saisie de spasmes. Mesmer l'avait alors accueillie dans son centre de soins.



M. l'Ingénieux, lui, ne s'intéresse pas aux bien portants. Ils le dégoûtent, même. Ce qui l'attire, ce sont les malades avec des symptômes tous plus graves les uns que les autres qu'il leur extirpe du corps assortis d'explications. Mais qu'importent les explications. Guérir les gens ne suffit-il donc pas ? M. le docteur est comme tout le monde. Il s'enflamme facilement pour de vaines chimères mais reste de glace face à la vérité. Et la vérité, la voici : un aimant donne de la force. Mesmer n'a pas besoin de le prouver. Il le sent.

Il aperçoit à travers la fenêtre la cuisinière qui traverse la cour. Il est sans doute plus tard qu'il ne pensait. Sa montre, où est sa montre ? Il va être en retard. Kaline. Où est Kaline ? La cuisinière. Non, demander l'heure à la cuisinière, cela reviendrait à réclamer un morceau de fromage à un corbeau.

Le cocher attend déjà. L'attend lui. Dehors dans le froid. Mesmer jette sur ses épaules son ample manteau noir de laine, s'enroule une épaisse écharpe autour du cou. Encore un peu d'eau de rose, derrière l'oreille cette fois, puis il ferme soigneusement la porte à clé derrière lui. Le chien l'accueille comme s'il ne l'avait pas vu depuis des jours. Mesmer le suit à l'extérieur. Une fois dans la cour le chien suit son propre chemin. Se dirige tant bien que mal vers l'écurie, les pattes enfouies dans la blancheur toute fraîche. Comme des notes noires sur du papier à musique blanc, pense Mesmer. Une mélodie lui vient à l'esprit. La neige de la cour atténue tous les bruits, sauf ceux de la neige. Les pas de Mesmer produisent un tel crissement qu'il s'arrête, effrayé, et lève les yeux vers la chambre de sa femme. Le silence règne là-haut. Par bonheur. Le bonheur et le silence, de vieux alliés. Mais évidemment aucun de ses impatients collègues, tous avides de progresser, ne le croit. Ils partent du principe qu'un

phénomène a nécessairement des origines obscures. Aussi faudrait-il les éclaircir. Il continue sur la pointe des pieds jusqu'à la voiture. Il entre dans le somptueux tableau hivernal composé de deux chevaux noirs devant un traîneau. Deux chevaux richement harnachés mâchent, tournent la tête puis s'intéressent de nouveau à l'avoine placée dans des sacs devant leur gueule. Seul un cocher manque au tableau. Tous se suffisent à eux-mêmes. Lui non. Il pourrait enlacer les chevaux, appuyer sa tête contre leur encolure chaude, caresser leur croupe. Les chevaux ne consomment pas l'énergie. C'est l'inverse. Ils en donnent. Mais il ne doit pas oublier la nouvelle patiente. Ni son père, le secrétaire à la cour. Un secrétaire impérial et royal ne saurait fréquenter un médecin retardataire qui empeste le cheval.

Les fonctionnaires sont tous les mêmes. Plus on est ponctuel et parfumé lorsqu'on se présente à eux, plus on est reçu avec bienveillance. Et que souhaiter de plus qu'un accueil bienveillant. Un accueil plus que bienveillant. De la plus haute bienveillance.

Les mains dans les poches de son manteau, il piétine sur place. Sa main droite fait soudain une grande découverte : une montre reliée à une chaîne. Il la sort, constate qu'il n'y a plus lieu de se dépêcher. Et dès l'instant où le temps n'a plus d'importance, tout marche comme sur des roulettes. Le cocher passe en hâte la porte d'un des bâtiments annexes, la referme avec précipitation. Mesmer juge la précipitation feinte. On voit bien au visage repu du cocher qu'il a pris son petit-déjeuner en toute tranquillité. Et à présent, tout en le saluant, il retire le leur aux chevaux.

Au centre-ville, dit Mesmer. Il pouvait le déposer à la Tour rouge. De là, il irait à pied jusqu'à

cette maison au nom à rallonges. Comment s'appelaient-elle déjà ? *Chez celui...*

*Chez celui qui se frotte le museau*, dit le cocher et il fait claquer sa langue jusqu'à ce que les chevaux noirs se mettent en mouvement.

D'ordinaire, le Danube capture les premiers rayons du matin et retient les derniers du soir. Mais aujourd'hui la neige donne au Danube une teinte noire. Le Danube est une montre. Elle affiche l'heure, le climat et la saison. Il pourrait orienter sa vie d'après le cours du Danube. Ou plus généralement celui des fleuves, des cours d'eau, des crues et des décrues. Qui suivent les mouvements des planètes. Et la position du soleil et de la lune. Ce sont eux qui déterminent le monde. Tout ce dont nous sommes faits, le solide, le liquide. Il a étudié les textes anciens, lu Galilée, Gassendi, Kepler, Descartes. Il a aussi étudié la nature, ses gestes impétueux. Les océans, la marée montante et descendante. Les vents : tempêtes et intempéries. La terre : séismes et éruptions volcaniques. Les spasmes de demoiselle Ossine, ses mouvements convulsifs et quantité d'autres. Ceux de sa femme, notamment son irritabilité et ses explosions de colère. Ses propres douleurs rénales – plutôt rares, Dieu merci. Et bientôt le langage corporel de sa nouvelle patiente : il étudiera sa cécité. Pour ce faire il fermera les yeux sur ce qu'on lui a enseigné. Sur son rôle appris par cœur. Il ouvrira ses sens face à son entêtement.

Parmi ceux qu'il prend au sérieux, qui ont l'esprit scientifique et tentent, comme lui, d'effectuer des mesures précises, beaucoup pressentaient l'influence de l'univers sur le monde sublunaire. Mais seul Newton réussit à élaborer des principes universels. Un esprit clair, une langue claire, des lois claires. Cela fait des années que le système newtonien

le préoccupe. Il y a de fortes chances qu'il soit conforme à la raison. Newton est grand. Si grand qu'il peut même admettre ses doutes. *I know there is an aether. I do not know what this aether is.* Une de ces phrases qui rendent Newton imbattable. Cette phrase produit un tic-tac dans la tête de Mesmer. Un tic-tac continu. Parfois plus rapide, parfois plus lent... il aurait juste une toute petite remarque, avec sa permission... non qu'il ait quoi que ce soit à lui reprocher, mais enfin Newton, le physicien... est-il possible qu'il ait un rien sous-estimé l'influence des planètes sur toute forme de vie ? Qu'il se soit peut-être un peu trop fié à ses instruments de mesure ? Mesmer est médecin. Et les médecins doivent aller plus loin. Tenir compte des moindres variations dans l'équilibre de la structure. Même si elles ne sont pas quantifiables en dépit des techniques les plus modernes. Que peut un baromètre face à la lune. Qui rassemble et entraîne les eaux comme les airs. Même si aucun instrument n'a jamais permis de mesurer les flots d'air. Est-ce qu'ils n'existeraient pas pour autant ? Ridicule. Non, il faut aller plus loin ! Pourquoi ne sont-ils pas mesurables ? Parce que la lune, cette maligne, brasse et soulève les flots d'air, réduisant ainsi leur poids !

Percevoir les corps là où échouent les baromètres. Ils sont imprégnés de ces flots. De l'un d'entre eux. Le fluide. La substance la plus subtile que l'univers puisse nous offrir. Plus subtile encore que le plus subtil des éthers. C'est une loi. La sienne. Et que personne ne vienne la contester. Surtout pas ces messieurs les docteurs de l'Académie. Surtout pas son ancien professeur, directeur de thèse et témoin de mariage Anton von Störck ! Tous devraient l'admettre. Les paysans, les prêtres, les avocats, les médecins, les musiciens, les amateurs de musique,

les cuisinières, les cochers, les servantes, l'impératrice, sa cour, ses ministres, ses secrétaires, ses femmes de chambre et ses valets de chambre, ses fils et ses filles ainsi que toutes les demoiselles du pays.

Vienne, la plus grande ville dans laquelle il ait vécu. Un gros tas de cailloux. Un tas puant. Cela pue où qu'on aille, surtout durant les étés torrides. Insupportable. Et les gens. Il y en a tant qu'on ne peut en aucun cas connaître tous les amateurs de musique. La ville grouille d'amateurs de musique ! La ville grouille de musiciens. Tous veulent aller à Vienne, se rendre au théâtre, à l'opéra, à la cour. Voir l'impératrice. Elle semble être un aimant. Un aimant d'une puissance telle qu'il peut magnétiser une ville entière, une ville de la taille de Vienne. Mais par moments Vienne est si minuscule (et les cancans y vont si bon train) – qu'on sait vite tout sur tout le monde. Parfois plus qu'on ne le voudrait. La nouvelle patiente est à plaindre, d'après ce qu'il a entendu dire. Elle est laide. Elle est belle. Dans sa souffrance. Elle porte des vêtements qui ne l'avantagent pas. Elle joue mieux du piano qu'elle ne chante. Elle a un glaucome parfait. Elle feint sa cécité. On ne s'accorde que sur un point : l'impératrice tient la jeune fille en haute estime, la vénère, même. Il va la guérir. Il est d'accord avec lui-même sur ce point. Le reste n'est que mythe, pense-t-il, tandis que le traîneau s'arrête d'un coup.

Tout autour de lui, de la neige fraîchement tombée. Aucune trace de pas ou presque. Il crie au cocher de poursuivre sa route et regarde par la vitre pendant que les chevaux reprennent péniblement leur marche. Jusqu'à une maison à la symétrie imposante et possédant tant de fenêtres qu'il se sent observé de toutes parts.

Il se dirige d'un pas lent vers les fenêtres sombres. Lève les yeux vers le deuxième étage vivement éclairé. Une arête de lumière éblouissante qu'il fixe jusqu'à ce qu'il perde de vue l'obscurité.